

Monographie pour la certification de superviseur d'équipe de travailleurs sociaux

D'une Scène Invisible, à la Scène de supervision

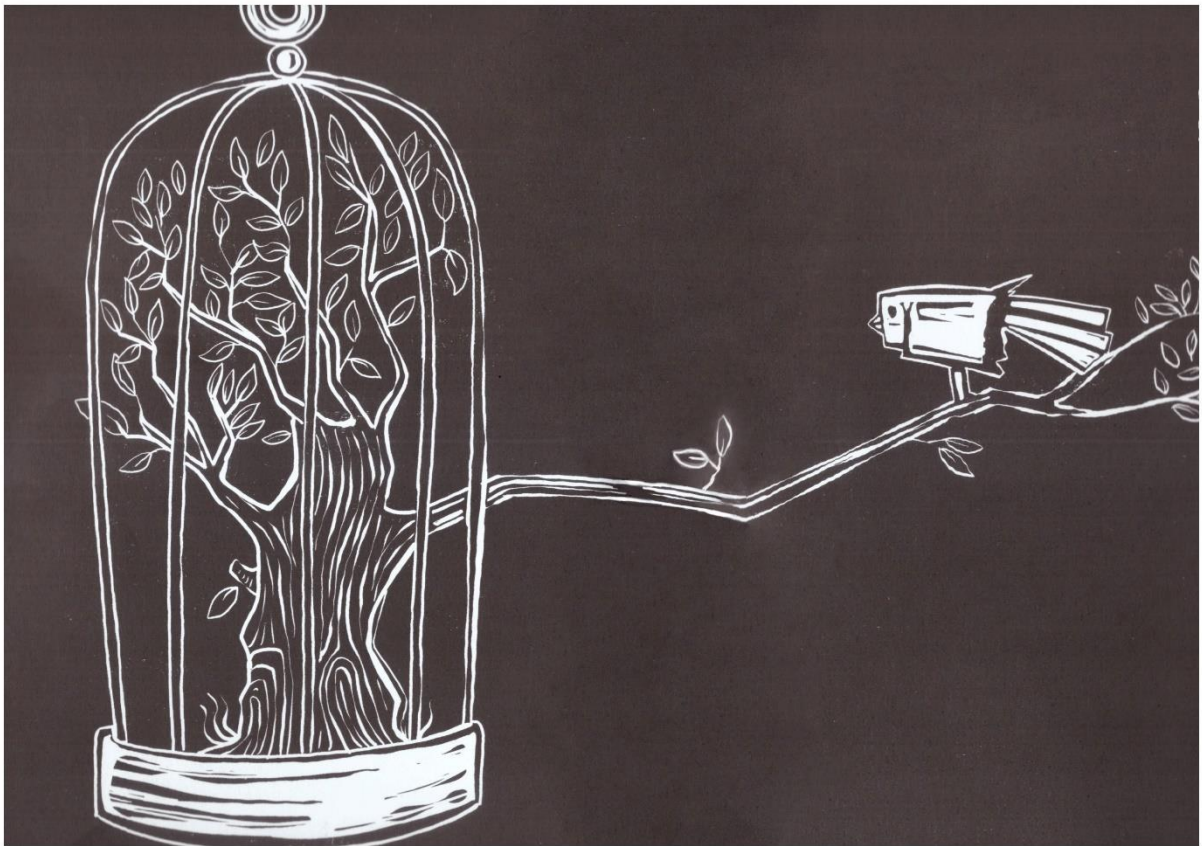


Illustration de Mohammad Sabaaneh dans « Je ne partirai pas », Alifbata, 2023.

Darine Hamdan

Année : 2025-2026, XXXVIème promotion, Institut Européen Psychanalyse et
Travail Social, Montpellier

Sommaire :

Naissance d'une énigme

Qu'est-ce que je ne veux pas savoir ?

Image invisible

Voyage dans le passé

Mais de quel savoir s'agit-il ?

Retour à la scène du rêve et de cette scène invisible

Comment ce détour par le sexuel va-t-il s'articuler avec l'institution et la supervision d'équipe ?

Hypothèse

Parenthèse ou détour nécessaire par le réel

Espace de supervision

Ce qu'implique d'habiter la fonction de superviseur

Conclusion

Bibliographie

Naissance d'une énigme :

Au commencement une question :

Isabelle : D'où venez-vous ?

Ma réponse : d'Algérie

Isabelle : D'aussi loin ?

Je suis très surprise de mon énoncé, car cela fait bien 25 ans que j'ai quitté l'Algérie alors pourquoi aujourd'hui, suis-je remontée aussi loin ? pas le temps de comprendre et je recouvre ce qui vient de m'échapper avec une parole qui ne semble plus m'appartenir.

Cette séquence inaugurale, me plongera dans une angoisse une bonne partie de la première semaine de formation, j'avais l'impression d'avoir laissé échapper quelque chose qui n'était pas à la portée de ma compréhension.

À la deuxième semaine de formation, l'angoisse repointe son nez, pas très longtemps mais assez pour sentir le besoin de l'exprimer en groupe de formation.

De cette semaine se produit un rêve :

Je suis en présence de plusieurs portes différentes, je ne suis pas seule, quelqu'un d'inconnu est près de moi, silencieux et sa présence m'est agréable, j'ai un trousseau de clés assez anciennes et très jolies en ma possession et j'essaie d'ouvrir les portes une par une, je prends beaucoup de plaisir dans cet exercice de réussir à trouver la clé qui correspond à chaque serrure ainsi qu'à ce moment d'ouverture des portes que je répète dans mon rêve plusieurs fois.

Je relate ce rêve en séance d'analyse et je suis surprise de la question de mon analyste.

Qu'est-ce qu'il y a derrière ces portes ?

Je réponds spontanément « je ne veux pas savoir ».

A cet instant, j'avais seulement envie de rester encore un petit moment, avec le souvenir de cette joie presque infantile de réussir à ouvrir ces portes, mais je ne pouvais évidemment pas me résoudre à ne pas aller regarder derrière.

Qu'est-ce que je ne veux pas savoir ?

Qu'est-ce que je ne veux pas savoir de cette image qui manque à la scène de mon rêve ?

Image invisible :

Qu'elle est donc cette image qui manque à mon rêve ?

L'image de ce qu'il y a derrière la porte vient à me manquer. Cette scène, me hante, s'anime, et se lie/lit avec des éléments de mon passé.

Je ne rendrai pas compte ici de la part personnelle de ce travail, je vais me contenter de tisser des liens entre mon cheminement dans la cure à partir du récit de mon rêve et le travail de supervision en institution.

Voyage dans le passé :

Comme préambule, je commencerai par un retour dans le passé à partir d'un souvenir d'une porte qui s'ouvre 25 ans en arrière : je quittais l'Algérie et retournais en France, pays que j'avais connu enfant avec mes parents installés pour leurs études à Strasbourg. Étudiante en psychologie clinique je cherchais un stage de 300H sans savoir où orienter mes recherches, une camarade m'avait conseillé de postuler à l'école expérimentale de Maud Mannoni.

« Tu verras, c'est un lieu incroyable qui te bouleversera »

Avant mon entretien avec la directrice de l'établissement, j'avais essayé de me procurer à la bibliothèque de l'université des livres de Maud Mannoni que j'avais refermé aussi vite, tout ce charabia autour de la psychanalyse, la thérapie institutionnelle, l'antipsychiatrie, me semblait très abstrait et j'en ai gardé que cette idée « d'un lieu pour vivre » et d'un lieu qui n'enferme pas ceux qui ont été décrétés fou par la cité.

A cette époque je me sentais toute barbouillée, à l'image du monstre des couleurs que j'aimais lire à mes filles enfants, j'étais parti loin de ma famille le cœur rempli de colère, en tant que femme persécutée dans mon pays par des religieux qui avaient décidé de m'enlever tout droit de désirer, de penser, de parler, de faire élever ma voix, marquée par le souvenir de mes rencontres en

stage avec des femmes enfermées dans des structures asilaires car selon les spécialistes « **elles ne savent pas ce qu'elles disent.** » ¹

Me voilà donc arrivée pour l'entretien avec la responsable des stages, une jeune fille d'une carrure imposante se tenait au seuil de l'entrée de l'école de Bonneuil, elle m'ouvrit la porte, je la saluais et elle me rendit mon salut avec une gifle, puis me pris la main pour me mener à mon entretien encore tout étourdi de ce qui je venais de subir.

Ce fut ma rencontre avec la grande Clara qui m'accueillit ce premier jour, elle était redoutée par les autres, capable d'une violence imprévisible et j'avais appris grâce à elle et à d'autres enfants et adolescent de Bonneuil qu'il y a maintes façons d'être en lien avec le monde et avec les autres.

Bonneuil a été pour moi un lieu de passage, d'inventivité dont la porte d'entrée a été la violence d'une rencontre et ma capacité à rester debout, après cette gifle inaugurale d'où l'étonnement de ma responsable de stage lors de mon premier jour en tant que stagiaire et sa réflexion « tu es revenue ? ».

« Oui et je compte y rester car je ne puis refuser l'invitation de Clara ».

Elle m'autorisait parfois à m'approcher de son refuge défendu, au fond du jardin de Bonneuil où elle collectionnait divers insectes morts qu'elle me présentait l'un après l'autre, comme des parts morcelées de son être que j'unifiais par mon regard d'abord étonné, puis les mots vinrent se poser délicatement sur ces merveilles.

Ce fut cela ma rencontre et mon accompagnement autorisé par cette jeune fille qui savait ce qu'elle faisait.

Dans nos réunions hebdomadaires avec Marie José Lérès, accueillante à Bonneuil, nous étions invités à exprimer nos inventions farfelues, nos impasses, notre haine et amour, notre angoisse, tout ce qui nous attrape aux tripes dans la rencontre avec ces enfants.

¹ Mannon, Maud, « elles ne savent pas ce qu'elles disent », Denoël, 1998.

Nous avons l'impression de ne rien comprendre, de ne rien savoir, de ne rien maîtriser : « tout allait toujours vite, tout était imprévu, et quand quelque chose semblait à peu près enfin assimilé, digéré, voici que d'ailleurs une autre interpellation surgissait. Accepter d'être mis en cause par la folie, la recevoir, c'était en quelque sorte la condition même de notre stage. »²

Cela était très éprouvant et il m'était très difficile de transmettre ce que je vivais à Bonneuil dans les instances universitaires de supervision de mémoire, je n'avais que des interrogations que je ne voulais absolument pas recouvrir et clore avec des productions théoriques cliniques, qui ne pouvaient résumer la richesse de mon expérience à Bonneuil.

« Toute production de savoir à l'endroit de la rencontre avec l'enfant dit handicapé, ne ferait dans un premier temps, qu'alimenter les défenses de l'adulte, et venir occulter un effet de vérité inhérent au discours du symptôme tenu par l'enfant. Le trajet que l'adulte à effectuer avec l'enfant en difficulté, est un trajet qu'il effectue d'abord avec lui-même, c'est-à-dire avec l'enfant en lui.»³

Quand j'ai quitté l'école de Bonneuil, je n'étais pas plus avancée sur les questions théoriques, sur la psychose et l'autisme, mais toute ma personne y était remaniée et je savais que toute ma clinique, mon écoute, et mon orientation y serait radicalement différente.

Cette porte qui s'est ouverte sur mon passé, m'a permis de tenter de répondre à cette question inaugurale, d'où venez-vous ? Je devais en quelque sorte faire un voyage dans mon passé et retourner sur mon expérience de jeune psychologue en formation à la thérapie institutionnelle et de mon rapport au savoir de la psychologue clinicienne que je suis devenue.

² Mannoni, Maude, « Education impossible », Editions du Seuil, 1973, P222.

³ Mannoni, Maude, « Un lieu pour vivre », 1976, Editions du Seuil, 1976, P227.

Mais de quel savoir s'agit-il ?

Je partirais de l'expérience d'Itard avec Victor afin de cerner la question du rapport au savoir, du clinicien et du superviseur.

En 1801, Victor, enfant de onze ans, découvert errant, entièrement nu, dans les bois de Lacaune, est confié à Itard, spécialiste de L'oligophrénie et de la surdité-mutité.⁴

Pinel considère Victor comme incurable, mais le pronostic d'Itard est moins sombre. Il estime Victor normal (du côté de la nature) ; c'est la culture qui, selon lui, a fait défaut.⁵

« Tout doit, pense-t-il, être appris au "sauvage", à commencer par le langage. »

L'expérience du sauvage de l'Aveyron est poignante, parce que, si le principal souci d'Itard est de faire entrer Victor dans l'univers de la parole, ses conceptions à priori sur la nature du langage font qu'en réalité il barre le chemin aux possibilités que pourrait avoir son élève.⁶

Loin d'être à l'écoute des demandes de Victor, Itard exige son effacement, nécessaire au triomphe de la science. C'est bien parce que Victor est être de langage (même s'il ne parle pas) que cette expérience se trouve dès lors vouée à l'échec.

L'enfermement d'Itard dans l'application d'une théorie dont Victor fait l'objet, l'empêche de poser les vraies questions issues de la rencontre et des observations cliniques qui peuvent en découler.

Sans compétence théorique, Mme Guérin, gouvernante s'occupant de Victor, avait dans la pratique une attitude plus sensée, moins nocive, car faisant confiance à un savoir issu de ce quelle engageait dans la relation avec cet enfant.

Itard tenant à bien marquer la différence entre deux côtés, entre les heures consacrées à la rééducation et les autres, qui ressemblent à des recreations auxquelles Itard y participe et il semble s'y passer quelque chose d'intéressant.

Itard s'attendrit en mentionnant ces jeux innocents : c'est là qu'il compare les satisfactions qu'il éprouve à celle que peut éprouver une mère.⁷

⁴Mannoni, Maude, « Education impossible », Editions du Seuil,1973, P164

⁵ Mannoni, Octave, « clefs pour l'imaginaire », Editions du Seuil,1969, P190

⁶ Mannoni, Maude, « Education impossible », Editions du Seuil,1973, P164.

⁷ Mannoni, Octave, « clefs pour l'imaginaire », Editions du Seuil,1969, P 191.

Ce qu'Itard n'a pas su faire c'est se soumettre à sa propre expérience de la rencontre avec Victor sans aucune idée préalable (sans théorie, sans aucune technique), jusqu'à ce que quelque chose prenne sens pour lui dans cette expérience.

« Le paradoxe du savoir théorique réside dans la façon dont on en use, comme masque pour oblitérer la vérité d'une expérience, ou comme outil pour s'orienter plus commodément dans une recherche clinique dans laquelle on se trouve soi-même impliqué ».⁸

Itard n'avait pas compris que tout savoir ne peut être que du côté de Victor et que tout élément de changement ne peut émaner que de l'expérience de la rencontre avec le dit inadapté.

Dans l'espace de supervision, il s'agit de se rendre disponible et d'accueillir sans savoir préalable ce que la parole charrie avec elle, d'émotions, de souffrances, d'impasses transférentielles, de position impossible à tenir, tout ce que la rencontre avec l'autre provoque et de cette relation asymétrique entre le désir d'un soignant, d'un accueillant... et de ce qui ne cesse de tenter de se dire d'un sujet supposé fou, malade, handicapé... etc.

La prise en compte des éléments issus de l'analyse du transfert, la façon dont un professionnel est traversé par celui dont il tente de prendre soin, constitue un savoir précieux qui mènera ce professionnel et l'équipe à s'engager dans un processus d'élaboration et de mise en sens, au profit des sujets accueillis.

Retour à la scène du rêve et de cette scène invisible :

Le sexuel est effractif et fait son entrée de façon fracassante sur la scène des représentations, non pas à cause de l'image que l'on voit mais de celle qui s'avère impossible à voir. Freud a donné un nom à cette image déduite : la scène primitive ⁹

⁸ Mannoni, Maude, « Education impossible », Editions du Seuil, 1973, P171

⁹ Cabassut, Jacques, « La main d'Henry dans la culotte d'un zouave », Dans Empan 2010/3 n° 79, érès, P112.

Pascal Quignard dans le sexe et l'effroi nous dit que l'homme est celui à qui une image manque. « Nul n'y a accès puisque dix mois lunaires l'en distancent à jamais. Aucun homme ne peut entendre le cri à l'instant où la semence qui le fait s'épanche.... La scène première est invisible et toujours inventée. Elle est la mise en scène des éléments disjoints et individualisés qui lui succèdent. »¹⁰

« Elle est ce qui donne forme à l'informe, ce qui procure une image de l'absence d'image, une représentation de l'irreprésentable entrées en scène, ou entrée en matière, avant la conception et avant la naissance. »¹¹

Donc une image sur laquelle se construit toutes les autres, car l'image de la scène invisible produit une image de l'absence d'images.

Cette image (de la scène primitive) doit manquer, afin d'assurer le moteur du désir dans l'invention de chacun. Elle doit manquer afin que la faute (du sexuel) soit supportée par une illusion construite par le sujet *himself*, qui, par ce biais, viendra subjectiver le réel. ¹²

De « je ne veux pas savoir » commence à se mettre en place un désir de d'investigation à la Miss Marple qui en passant dans “La dernière énigme”, Agatha Christie met en scène une jeune femme qui dans ses rêves, regarde tapi dans le noir, d'en haut d'un escalier, un homme, en bas, de dos, penché sur une femme blonde, les mains autour du cou de cette dernière, les yeux de la victime regardant avec insistance la rêveuse jusqu'à son trépas.

Il s'agirait de la fiancée du père de la rêveuse, disparue mystérieusement plusieurs années auparavant.

Le corps de la victime sera découvert par notre incroyable Miss Marple à qui rien ne peut échapper à son regard curieux, par un subterfuge, elle fera avouer la faute et le secret du frère incestueux, jaloux du mariage de sa sœur, et l'avait étranglé, sous le regard de notre rêveuse.

¹⁰ Quignard, Pascal, « Le sexe et l'effroi », Gallimard, 1994, P226.

¹¹ Quignard, Pascal, « Le sexe et l'effroi », Gallimard, 1994, P227.

¹² Cabassut, Jacques, « La main d'Henry dans la culotte d'un zouave », Dans Empan 2010/3 n° 79, érès, P112.

« Elle reposait paisiblement sous un parterre de sublimes roses, attendant d'être découverte »

Cette scène construite dans le roman d'Agatha Christie, n'est pas sans nous évoquer des éléments de la scène primitive.

« Ce roman met en scène, directement ou indirectement par le souvenir, une petite fille rêveuse et solitaire dans laquelle on reconnaît aisément Agatha elle-même, comme si le fantôme de son enfance et la violence des fantasmes qui l'ont peuplée venaient à nouveau, dans son grand âge, refaire surface et se métamorphoser en création littéraire ». ¹³

Comment ce détour par le sexuel et la scène primitive, va-t-il s'articuler avec l'institution et la supervision d'équipe ?

À cette question je vais tenter de répondre en m'appuyant sur le travail de Jacques Cabassut, qui a énormément inspiré mon travail d'élaboration de cette monographie.

« Le sexuel est la grande question de l'institution pour chacun comme pour tous [qu'elle soit langagière, familiale, du médico-social, de la santé, de la psychiatrie, etc.] La loi de l'interdit de l'inceste régule les rapports de jouissance pour créer les possibilités du vivre-ensemble. » ¹⁴

La poussée pulsionnelle, et les effets de la pulsion de mort en institution sont contemporains de nos pratiques, dans les institutions qui prennent en charge la souffrance humaine, les équipes et résidents, les soignants et soignés... se trouvent constamment confrontés à la lutte des pulsions et à leurs cycles répétés (satisfaction/insatisfaction),

La satisfaction complète des pulsions ne peut exister que dans le fantasme, l'objet de la pulsion ne renvoyant qu'à son ratage et la répétition de l'insatisfaction.

¹³ De Mijolla-Mellor Sophie , « L'impact de la scène primitive sur la pulsion de savoir », Revue française de psychanalyse 2010/4 Vol. 74, Presses Universitaires de France, P1012.

¹⁴ Cabassut, Jacques, « Le sexuel ? Du traumatisme ! », Rhizome, n° 60, Presses de Rhizome, 2016, P18-19.

« La pulsion n'équivaut pas à l'instinct animalier, ce savoir (naturel) entre les sexes, mais confronte l'humain à l'impossibilité de la convertir totalement, de la (traduire toute), comme à la nécessité d'en passer par le signifiant pour la dire, ainsi le vivre ensemble est dépendant des modalités d'ajustement de ses membres par rapport à cette dimension pulsionnelle. »¹⁵

« Il est nécessaire donc de se parler en institution, tant les protocoles standardisés sont inaptes à contenir cette poussée. La nécessité de (se) parler [ce qui ne cesse pas de s'écrire, de se dire...] articulée à son impossible traduction [ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et de ne pas se dire] est un point d'appui fiable. »¹⁶

Nous nous trouvons de plus en plus confrontés et dans une logique institutionnelle folle de maîtrise du réel et de l'insoutenable dans la rencontre en produisant des protocoles de standardisation du comportement humain et des mises en place de dispositifs de traitement des symptômes, adaptables d'après ces dites institutions à un grand nombre de personnes.

L'illusion de maîtrise est évidemment préférable à ladite « leçon d'abîme » issue de la mauvaise rencontre quotidienne du réel (des psychoses, de la souffrance, de la maladie, de la mort, etc.)¹⁷, et qui nous renverrait à notre propre pulsionnalité, le plus intime en nous, notre propre mort...

De Quignard à Cabassut, je pourrais dire que “ l'institution est celle à qui une image manque”.

« Il y aurait même un avantage à préserver l'image manquante, plutôt qu'à tenter de combler son incomplétude à signifier le réel, à l'aide d'un succédané technique, l'image en moins fera parler les hommes là où la résolution du symptôme ne fera que le déplacer d'un lieu du corps social à un autre. »¹⁸

¹⁵ Cabassut, Jacques, « Sexuel et institution : le contemporain en question », Bonjour l'institution ! 2017, P122.

¹⁶ Cabassut, Jacques, « La main d'Henry dans la culotte d'un zouave », Dans Empan, n° 79, érès, 2010, P111-119.

¹⁷ Cabassut, Jacques, « Un réel ordinairement banal », VST - Vie sociale et traitements, N° 159, érès, 2023, P159.

¹⁸ Cabassut, Jacques, « La main d'Henry dans la culotte d'un zouave », Dans Empan, n° 79, érès, 2010, P111-119.

Hypothèse

Ces associations autour de l'image invisible de mon rêve m'aideront à faire l'hypothèse par laquelle :

Garder l'image manquante me permettra de construire et d'inventer à l'endroit de ce manque. Et par la force de mon désir, franchir des portes qui m'ouvriront sur d'autres images, d'autres scènes... scène de supervision. A moi maintenant, d'incarner ma place dans ce que je m'appête à franchir.

Parenthèse ou détour nécessaire par le réel

J'écris cette monographie à un moment de ma vie où j'assiste à la brutalité et la volonté d'anéantissement de l'autre jusqu'à la tentative d'effacement des sujets, des noms, des symboles qui désignent un peuple.

Des images déferlent sur nos écrans et qui n'arrêtent pas de se reprêter, des images de ce qui fut d'une présence et des vies passées et à jamais retrouvés.

Sous un ciel portant toutes les nuances de la cendre

L'accablement lourd comme une chape

Nous nous frayons un passage au milieu de la foule pour essayer d'apercevoir quelque chose derrière la lisière des épaules,

Derrière la barrière humaine

Autour de la peur et de la colère, et nous voyons....

Un immeuble que la terre a englouti.

L'universelle barbarie s'en est emparée.

Y a-t-il un nom à cette chose ?

.....

Sans modification ni changement

Là-dessous, dans ce nouvel espace

Les formes conservent leur apparence

Les habitants de l'immeuble gardent l'attitude qu'ils avaient

La trace du geste étranglé

Des chaires, dépourvues de toute vie pas même pour un adieu

Et les oiseaux volettent dans leurs cages posées sur ce qui fut une terrasse.”¹⁹

Comment ne pas s'arrêter un instant sur la thérapie institutionnelle qui s'est construite autour d'un espoir nécessaire, après la seconde guerre mondiale et qui a tenté de panser et de penser ce trou béant des camps d'extermination.

Ainsi, « d'un côté, l'inhumaine découverte des alliés lors de la libération des camps de la mort, de l'autre, cette trouvaille, cette invention de l'étranger, du (fou), par quelques-uns, dont F. Tosquelles, fait la démonstration qu'un (vivre ensemble) est possible, au-delà d'un faire vivre ou survivre, redonnant à *minima* à l'humain une part de sa dignité déchue. Impuissante face à la découverte précédente, cette trouvaille permit néanmoins à l'homme de continuer à penser l'altérité. »²⁰

Espace de supervision :

Tenter de témoigner de cet indicible, devient un indispensable pour la survie du sujet, comme peut en témoigner le travail de mise en mots douloureux, de remémorations, des rescapés d'un génocide, d'une guerre, d'un parcours d'exil empreint d'horreur à chaque station, à chaque frontière.

Garder toujours vivante et au cœur de mon engagement la question de l'humain et de sa dignité et de permettre qu'une parole, se dépose et se déploie là où « d'ordinaire règnent plutôt des injonctions, conduites-à-tenir ou autres formules de la bientraitance ».²¹

¹⁹ Darwiche, Mahmoud, « Une mémoire pour l'oubli », Babel, 1982.

²⁰ Cabassut, Jacques, « Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel », Champ social, 2009, P9.

²¹ Allione, Claude, « À propos de l'éthique du superviseur », VST - Vie sociale et traitements, N° 142, 2019, P27.

J'aime beaucoup la métaphore du poulpe de monsieur Rouzel, en référence au travail de supervision d'équipe : « Le paradoxe du travail de métaphorisation, de métabolisation, de transformation par la parole, qu'introduit dans l'action la supervision en équipe, c'est qu'en se retournant, dans l'après-coup, vers ce qui a été fait et dit, alors se libère l'impulsion pour aller de l'avant. Un peu à la manière de ces poulpes de méditerranée qui rejettent de l'encre vers l'arrière pour se propulser en avant. »

La parole permet de se dégager des effets parfois de sidération face à une situations que l'on relate en instance clinique, « l'image l'ayant empégué, collé »²²

Il s'agit d'aller voir dans une autre direction, de se décoller de cette image grâce à l'élan qui nous pousse à se parler (tel l'élan de la pulsion) de ce qui ne peut rentrer dans les mots mais qui ne peut s'attraper que par cette parole.

Ce qu'implique d'habiter la fonction de superviseur :

Le rapprochement fait par Jeannine Duval Héraudet entre le superviseur et le funambule, me semble intéressant dans la mesure où lorsque s'ouvre la séance, le superviseur ignore qui va parler et de quoi... La surprise est toujours là, le déséquilibre est inhérent au surgissement de la parole.

« Comme le funambule qui se déplace sur son fil, le superviseur est confronté au vide, celui qui est creusé par l'émotion intense qui peut laisser sans voix, au réel qui sidère, à moins que ce soit à du trop-plein qui le fait vaciller. Peut-être est-ce nécessaire pour qu'une rencontre ait lieu ? Pour qu'une compréhension profonde de la situation puisse se faire ? »²³

Pour ma part je préfère me confronter à ce vide et à accepter qu'une image vienne à me manquer, que de tout boucher avec un tout savoir, qui me donnera l'illusion de ne pas complètement chuter.

²² Rouzel, Joseph, « Trans-faire en supervision... », *Enfances & Psy*, N° 60, érès, 2013, P109-112.

²³ Duval Héraudet, Jeannine, « Superviseur ? Un funambule au bord du vide », *La posture du superviseur*, érès, 2017, P 169.

Me confronter au vide certes mais sans négliger le filet de sécurité, ou la possibilité de me tenir à un fil, afin de retrouver mon équilibre, condition nécessaire à l'accomplissement de ma fonction de superviseur.

Cette formation m'a permis de tisser mon propre filet sur lequel je pourrais m'appuyer afin de porter une équipe en déséquilibre et d'incarner afin que tout cela tienne, une place singulière « une place d'exception »²⁴, à laquelle est finalement destinée toute expression langagière vers un travail d'élaboration.

Conclusion :

Le cheminement à partir de mon énigme, m'a permis de puiser dans mes sources et ressources et de rendre compte de ce qui a fait trace en moi dans ma rencontre avec l'autre à soigner, à accompagner, à accueillir.

Je devais tenter d'apporter une certaine authenticité à ma réponse, de l'endroit d'où je venais, d'une exilée rencontrant des exilés de l'intérieur, exilés de l'espace et du temps présent.²⁵

Mon exil, je ne l'ai pas vécu que du côté de la perte inhérente à ce que j'ai laissé derrière ma belle méditerranée, mais du côté d'une possibilité de création à l'endroit de la fracture. Celle-là même qui me permet aujourd'hui d'accéder à mon désir et à ouvrir par ma fonction de superviseur des espaces de déploiement de la parole, de l'imaginaire, de la création.

Tel l'oiseau migrateur, qui poussé par l'élan de l'instinct, d'aller loin de la terre qui l'avait vu naître en quête de nourriture et à la découverte d'autres contrées plus ensoleillées, ma quête à moi était du côté des mots et du possible déploiement d'une parole non censurée.

Les mots prononcés et ma réponse de l'endroit d'où je viens a toute son importance et sont venus convoquer ce qui est le plus énigmatique en moi, évidemment au début je n'avais pas une super-vision des choses, à l'instar du professionnel qui en évoquant une situation lors de l'instance clinique, prend des

²⁴ Lebrun, Jean-Pierre, « Autorité, Pouvoir et Décision dans l'institution », site internet psychasoc.

²⁵ Huguet, Michèle, "Exil intérieur et ennui", Psychologie clinique, n°4, Le L'Harmattan, 1997.P13.

risques à ce que quelque chose lui échappe et qui ne peut maîtriser et qu'il ignore.

Car comme le dit très justement Mahmoud Darwiche en référence à la production poétique engagée d'un exilé :

« Dis ce qui te vient, pose les points sur les lettres, et rassemble-les, afin de faire naître les mots, énigmatiques et clairs, et que commence la parole »²⁶

²⁶ Darwiche, Mouhamed, « Ne t'excuse pas ». Extrait de « Ne t'excuse pas ». Acte Sud, 2024.

Bibliographie :

Allione, Claude , « À propos de l'éthique du superviseur », VST - Vie sociale et traitements, N° 142.

Cabassut, Jacques, « Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel », Champ social, 2009

Cabassut, Jacques, « La main d'Henry dans la culotte d'un zouave », Dans Empan, n° 79, érès, 2010.

Cabassut, Jacques, « Un réel ordinairement banal », VST - Vie sociale et traitements, N° 159, érès, 2023.

Cabassut, Jacques, « Sexuel et institution : le contemporain en question », Bonjour l'institution ! 2017.

Cabassut, Jacques, « Le sexuel ? Du traumatisme ! », Rhizome, n° 60, Presses de Rhizome, 2016.

Darwiche Mahmoud, Extrait de « Ne t'excuse pas », Acte Sud, 2024.

Darwiche, Mahmoud, « Une mémoire pour l'oubli », Babel, 1982.

De Mijolla-Mellor Sophie , « L'impact de la scène primitive sur la pulsion de savoir », Revue française de psychanalyse 2010/4 Vol. 74, Presses Universitaires de France.

Duval Héraudet, Jeannine, « Superviseur ? Un funambule au bord du vide », La posture du superviseur, érès, 2017.

Huguet, Michèle, “Exil intérieur et ennui”, Psychologie clinique, n°4, L'Harmattan, 1997.

Lebrun, Jean-Pierre, « Autorité, Pouvoir et Décision dans l'institution », site internet psychasoc.

Mannoni, Maud, « Education impossible », Editions du Seuil, 1973.

Mannon, Maud, « elles ne savent pas ce qu'elles disent », Denoël, 1998.

Mannoni, Maud, « Un lieu pour vivre », Editions du Seuil, 1976.

Mannoni, Octave, « clefs pour l'imaginaire », Editions du Seuil, 1969.

Quignard, Pascal, « Le sexe et l'effroi », Gallimard, 1994.

Rouzel, Joseph, « Trans-faire en supervision... », *Enfances & Psy*, N° 60, érès,
2013.

Monographie pour la certification de superviseur d'équipe de travailleurs sociaux

D'une Scène Invisible, à la Scène de supervision

Résumé :

A partir d'une scène invisible d'un rêve survenu pendant ma deuxième semaine de formation, j'ai tenté de clarifier mon rapport au savoir qui vient à me manquer dans mon rêve et cela grâce à un retour sur mes expériences personnelles passées et de ma rencontre avec la thérapie institutionnelle.

Ce détour me permettra d'élaborer à l'endroit de la supervision et du supposé savoir du superviseur.

Mots- clés :

Rêve, scène invisible, thérapie institutionnelle, savoir.

Darine Hamdan

Année :2025-2026, XXVIème promotion, Institut Européen
Psychanalyse et Travail Social, Montpellier